Slimane Zeghidour, *Sors, la route t'attend. Mon village en Kabylie, 1954-1962*

Paris, Les Arènes, 2017, 290 p., 20 €.

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4093>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.4093

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 165-166

ISBN : 978-2-919040-40-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Slimane Zeghidour, *Sors, la route t'attend. Mon village en Kabylie, 1954-1962* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1320 | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4093> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4093>

LIVRES

Slimane Zeghidour
Sors, la route t'attend.
Mon village en Kabylie, 1954-1962

Paris, Les arènes, 2017,
 290 p., 20 €.

Quel pays a connu au XX^e siècle une migration interne représentant plus d'un quart d'une de ses « composantes » ? Deux millions trois cent cinquante mille traîne-misère chassés de leur gourbi (un indice) et enfermés dans des camps ceints de barbelés. Mieux que l'Amérique qui, dès 1942, avait bouclé 110 000 Nippo-Américains. Il faut dire que côté camp, depuis 1938, on s'y connaît... en France. Oui, en France, dans une Algérie encore française. Un « tsunami démographique [qui] aura ainsi touché un Algérien sur deux » si on y ajoute les départs vers les grandes villes, le Maroc et la Tunisie. La guerre aura « retourné notre univers comme un gant » écrit l'auteur à propos d'un « exode » qui « reste un tabou absolu, ici et là-bas, car autant l'État français n'aura lésiné sur aucun moyen pour le parachever, autant l'État algérien une fois proclamé ne fera rien pour y remédier, et toujours pas un seul geste pour réparer le drame en aidant chacun à retourner en ses foyers ».

L'essayiste et journaliste – plume alerte, pensée subtile et mordante – retrouve les yeux de l'enfant né à l'orée de 1954, dans un village kabyle haut perché et encore épargné – pour le meilleur et pour le pire – par la modernité, et où langues et traditions, tout autant païennes que

musulmanes, nimbaient de sacralité – pour le meilleur et pour le pire – chaque instant de l'existence. 1954, la guerre d'Algérie éclate, ou se poursuit, après « le divorce sans appel » du 8 mai 1945 : « C'est la guerre d'indépendance qui nous a fait rencontrer les Français ». Choc paradoxal : « D'une main la torture, de l'autre l'écriture (...); l'avvers et le revers d'une même médaille, soit, en même temps et tout d'une pièce, le pire et le meilleur de la France. » Car l'Algérie de papa ce sont « deux peuples qui vivent au sein du même territoire, mais pas dans le même pays ». Parmi les ressorts du conflit, il y voit le poids de la sexualité : « Qu'est-ce qu'un voisinage qui met à l'index l'amour, une coexistence, une mixité qui interdit le mariage mixte, un mélange qui refuse le brassage ? Voilà tout le drame de l'Algérie française, l'alpha et l'oméga de son impasse. » Quand Zeghidour rejoint Alexis Jenni.

La guerre donc, entre *L'Ordre* et *La Rougeade*, entre les maquisards et la « Marianne du bled » : « Je m'aperçois (...) à quel niveau de duplicité il a fallu s'abaisser pour passer entre les gouttes ; jouer le jeu, double jeu, donner le change, louvoyer, mentir avec la hantise d'être confondu. Quel calvaire atroce, aliénant, ont dû subir mes parents. » D'autant que sous couvert de guerre, renaissent d'antiques haines claniques.

Évoquer le père, Belkacem, et la mère, Meriem, c'est aussi partager la tendresse pour un monde disparu. Ou des blessures toujours vives. Les morts de ses frères et de sa sœur Houria disent tout d'une colonisation qui a laissé ces villageois vivre sans le soin et sans autre recours que des croyances vaines, inefficaces et parfois mortelles.

LIVRES

Pour autant, Zeghidour « *revisite sans un iota d'aigreur ce passé commun qui attend d'être enfin partagé* ». Ce ton est une méthode et une pédagogie de la relation. Sans compromissions. Car, sans en faire un absolu, il faut interroger « *les stigmates mentaux inconscients* » laissés par le régime colonial chez « *les héritiers – désormais tous citoyens – des uns et des autres, d'ici et de là-bas* ».

Ce retour vers l'enfance pour « *ce rejeton* » de *fellah*, devenu parisien, maniant

la langue française avec élégance et brio, est une façon de retrouver une part de soi. Nulle origine ou racine ici, juste la nécessité de raviver les nuances du manteau d'Arlequin d'un citoyen du cru et du moment. « *Alors, suis-je vraiment un étranger à Paris, un immigré, un "issu" de je ne sais quoi où ni quoi, un binational ou un Français, non pas tout court mais tout long, tout au long d'un bon siècle et demi d'Histoire et d'histoires ?* »

M. H.

Alice Zeniter *L'Art de perdre*

Paris, Flammarion,
2017, 506 p., 22 €.

L'Art de perdre retrace l'odyssée harkie. Qu'importe l'étymologie, le terme renvoie dans les consciences au « traître ». À l'instrumentalisation par le nationalisme algérien répondent le paternalisme, l'indifférence et/ou le mépris de la France. Et une ignorance telle que beaucoup découvrent ici ce qu'ont vécu des hommes, des femmes et des enfants affublés, indistinctement et *ad vitam aeternam*, de la terrible appellation d'origine incontrôlée. Mal nommé, mal pensé... on n'est pas loin de Camus.

Zeniter mêle un peu de son histoire, une documentation (envahissante, parfois discutable) et ce qu'il convient de fiction pour combler les ratés de la transmission. Elle raconte l'histoire d'une famille sur trois générations. Depuis le grand-père Ali jusqu'à Naïma, la petite fille moderne, qui ne craint ni la bibine ni des galipettes d'un soir, en passant par Hamid, le fiston et père qui s'est muré dans le silence, la page blanche sur laquelle « *chacun est libre de projeter ses fantasmes* ». À l'heure où Naïma raconte, Paris est secouée par des attentats islamistes, elle « *est la première depuis des générations à ne pas avoir entendu le cri que pousse un homme quand il meurt de mort violente* ». Zeniter travaille ici la question des générations qui doivent faire avec les silences de leurs aînés. Se débrouiller des traces pour triturer le nœud de l'origine et de l'émancipation;